



Esperando a Pedro

UN DOUBLE PROGRAMME POUR ENTRER DANS LA CRÉATION ALMODOVARIENNE PAGE 02



Et pour quelques westerns de plus

Hommage sur grand écran à l'âge d'or du western italien avec le vrai Django, pour une séance exceptionnelle... mais aussi Trinita et les autres

PAGE 02



Rendez-vous

Le grand Cimino présente son premier film, *Le canardeur*, avec Clint Eastwood et donne une master-class PAGE 04

De l'usage du cri dans la mise en scène

Les encyclopédies du cinéma n'en font pas état, et pourtant il est indispensable au réalisateur...

PAGE 03

«Crime de haute trahison»

Axel Brücker adore détester les bande-annonces ratées

PAGE 04

Gaumont restaure

La firme à la marguerite, qui fêtera ses 120 ans l'an prochain, montre un classique d'Autant-Lara

PAGE 04



Esperando a Pedro (en attendant Pedro)

Un double programme pour entrer dans la création almodovarienne

À la veille de la remise du prix Lumière 2014 au grand réalisateur espagnol, gros plan sur El cine dentro de mí. «Je serais incapable de parler de l'existence sans parler des films que je vois ou de ceux que voient les personnages de mes films : le cinéma s'inspire de lui-même comme une partie intégrante de la vie», estime le grand cinéaste espagnol dans un texte écrit tout spécialement pour le festival. Ouvrant une fenêtre sur sa vie rêvée, Almodóvar a ainsi eu l'idée de programmer certains des films qui ont nourri son imaginaire et sa création. Le spectateur peut voir ou revoir ces classiques, en parallèle avec ses films, et comprendre les liens tissés par ce grand cinéphile, entre son oeuvre et cet héritage. Avec générosité, le cinéaste a aussi donné quelques clés de lecture dans un texte inédit, dont voici quelques extraits...



Johnny Guitare (NICHOLAS RAY, 1954) ET Femmes au bord de la crise de nerfs (Mujeres al borde de un ataque de nervios, 1988)

«Dans Femmes au bord de la crise de nerfs, Pepa et Iván exercent la profession de comédiens de doublage et sont amants. Quand le film commence, ils viennent de rompre. Pepa espère le retrouver dans le studio où ils travaillent tous les deux sur Johnny Guitare. (...) Mon intention était de montrer la solitude de Pepa par le biais du doublage. Iván n'est plus dans sa vie, et n'est pas non plus dans le studio.»

Duel au soleil (KING VIDOR, 1946) ET Matador (1986).

«Dans Matador, María Cardinal échappe au toréro, Diego Montes, qui la poursuit. Elle passe devant la façade d'un cinéma et se réfugie dans la salle. Sur l'écran, sont projetées les dernières minutes de Duel au soleil, un western aux couleurs explosives, excessif et captivant. Le dialogue subliminal du couple féroce composé par Jennifer Jones et Gregory Peck pourrait être : «Tue-moi et dis-moi que tu m'aimes.» J'ai voulu que ce dialogue imaginaire soit plus explicite dans Matador.»

Opening night (JOHN CASSAVETES, 1977) ET Tout sur ma mère (1999)

«La présence d'Opening Night dans Tout sur ma mère n'est absolument pas subliminale : je vole pratiquement une séquence du film de John Cassavetes. La scène volée est celle où le fils de Cecilia Roth demande un autographe à la diva Huma Rojo (Marisa Paredes), puis est mortellement renversé dans la rue. À partir de là, mon film prend une orientation très différente, mais je reconnais qu'au départ, c'est Cassavetes qui m'a inspiré.»

L'homme qui rétrécit (JACK ARNOLD, 1957) ET Parle avec elle (2002)

Dans Parle avec elle (Hable con ella), l'infirmier Benigno raconte à Alicia, la jeune fille dans le coma dont il s'occupe, les films qu'il a vus. Lors d'une rencontre fortuite, Benigno a appris qu'Alicia adorait le cinéma muet avant qu'elle n'ait son accident. Il se rend alors à la cinémathèque visionner des films muets pour ensuite les lui raconter. J'ai inventé le film muet L'Amant qui rétrécit, dont l'histoire fait directement référence à L'Homme qui rétrécit de Jack Arnold, tiré du roman de Richard Matheson (...) pour couvrir ce qui se passe dans la chambre d'Alicia.

DOUBLE PROGRAMME

Almodóvar Prix Lumière 2014 : 13 longs métrages, de Pepi Luci, Bom et autres filles du quartier (1980) à La piel qui habito (2011)

Cartes blanches : El cine dentro de mí | Le cinéma en moi, de Duel au Soleil (King Vidor, 1946) à Opening Night (John Cassavetes, 1977) | Hommage au cinéma espagnol, de Embrujo (Carlos Serrano de Osma, 1948) à Arrebato (Iván Zulueta, 1980)

Et pour quelques westerns de plus

Lumière rend hommage au western italien avec des films emblématiques, peuplés de héros violents, farfelus, mais aussi généreux et drôles. De Pour une poignée de dollars signé Sergio Leone (alias Bob Robertson), qui fit naître le genre, à On l'appelle Trinita d'Enzo Barboni, ils sont projetés pour la première fois depuis de nombreuses années sur grand écran, en copies restaurées.

«Ce nom de "western spaghetti", c'est un des plus cons que j'aie jamais entendu de ma vie» disait Sergio Leone, l'inventeur du genre. Mêlant images d'archives et entretiens, le documentaire Il était une fois Sergio Leone d'Antoine Lassaing (2014) relate sa carrière, depuis ses débuts à Cinecittà, au lendemain de la guerre. Fils d'un réalisateur et d'une actrice, il devient assistant de Vittorio De Sica et de Luigi Comencini, puis travaille sur des péplums et se fait remarquer en 1955 sur le tournage de Ben Hur de William Wyler. Il convainc alors Lea Massari, l'égérie d'Antonioni de délaisser un temps les «films intellectuels», pour tourner dans son premier film, Le colosse de Rhodes, comme l'actrice le raconte en riant. En se montrant capable de mettre en scène des films à grand spectacle, il devient une valeur sûre pour les producteurs, qui acceptent désormais de financer ses projets. Sergio Leone enchaîne alors avec sa Trilogie du dollar - Pour une poignée de dollars, Pour quelques dollars de plus, Le bon, la brute et le truand - qu'il signe Bob Robertson. Malgré ce patronyme américain, il devient l'inventeur du «western spaghetti» auquel il donnera ses lettres de noblesse. Il crée un style visuel, sublime les grands espaces, cadre au plus près le visage des acteurs, Clint Eastwood, Gian Maria Volonte, Lee Van Cleef. Il invente aussi un

style narratif, avec des récits basés sur «ces thèmes de vengeance qui entraînent toujours automatiquement, la violence», analyse le critique Jean Gili. Leone révèle Clint Eastwood, faisant de ce gringalet ingénu un cow boy de légende, cigarillo aux lèvres.



Leone révèle Clint Eastwood, faisant de ce gringalet ingénu un cow boy de légende

Les films sont tournés en Espagne, dans les environs d'Almeria, dont les paysages sont très proches de ceux du Mexique. De 1963 à 1965, près de 130 westerns italiens seront tournés, pour la plupart en Espagne, le plus souvent en coproduction avec d'autres pays. Le film relate aussi la collaboration étroite de Sergio Leone avec le musicien Ennio Morricone, qui se souvient de leur travail. «Pour moi une bonne musique, c'est l'expression de l'âme du personnage», disait Leone. Il fait composer la musique avant de tourner, la fait écouter aux acteurs pour les faire entrer dans leur personnage, et la diffuse sur le plateau, pendant les prises. Suivront une deuxième trilogie américaine, et une vaste reconnaissance internationale... à suivre dans le film!

LE WESTERN QUI A REVOLUTIONNE TOUS LES WESTERNS

LUMIÈRE CÉLÈBRE L'INVENTION DU WESTERN ITALIEN

Pour une poignée de dollars de Sergio Leone
 › CNP vendredi à 17h15
 › Cinéma Bellecombe, samedi à 20h30

Et pour quelques dollars de plus de Sergio Leone
 › Saint-Priest, jeudi à 20h30
 › Pathé Cordeliers, vendredi à 10h30
 › UGC Cité Internationale, samedi à 20h30

Django de Sergio Corbucci
 › Comœdia, vendredi à 16h45

Colorado de Sergio Sollima
 › Pathé Cordeliers, jeudi à 17h15
 › Comœdia, samedi à 22h

Le bon, la brute et le truand de Sergio Leone
 › Comœdia, dimanche à 19h

On l'appelle Trinita d'Enzo Barboni
 › UGC Confluence, jeudi à 20h
 › Pathé Cordeliers, samedi à 17h
 › CNP, dimanche à 14h45

Django au festival Lumière !

Il avait fait une apparition dans Django Unchained de Quentin Tarantino, en hommage à son film le plus célèbre. Franco Nero vient vendredi présenter le Django originel, signé Sergio Corbucci. «Tout le monde a eu un premier amour. Le mien, ce fut le western. Quand j'étais enfant et que je rêvais de cinéma, je me voyais toujours en cow-boy, chevauchant un cheval blanc», a déclaré Franco Nero. Le comédien s'est principalement illustré dans des westerns spaghetti tournés dans les années 60, mais incarna aussi Kéoma, un Indien métis libre et rebelle, dans le film éponyme d'Enzo G. Castellari en 1976. Toujours aussi charismatique, il est l'un des plus grands acteurs du western européen encore vivant.

› Comœdia, vendredi à 16h45



La nuque de Romy Schneider

La nuque de Romy Schneider. *Les choses de la vie*, 1970. L'actrice tape à la machine, s'arrête brusquement puis se retourne vers nous. Face caméra. Le cadre est parfaitement équilibré, composé comme il faut pour célébrer la beauté, la puissance et l'innocence du visage. Seul le cinéma permet de telles apparitions. Avec ses lunettes aux verres fumés, son teint hâlé, on redécouvre Romy Schneider. 1970. Claude Sautet. Les choses de la vie. Quelque chose du cinéma aussi. Il y avait dans le Sautet des seventies (sa glorieuse décennie!), quelque chose de profondément français dans sa façon d'envisager le romanesque et le tragique à l'écran et d'hollywoodien dans sa manière de regarder son actrice. En revoyant ses films, on est frappé par la manière dont le cinéaste soigne à la perfection chaque plan de son actrice. Rien ne dépasse. On pense, en effet, à l'âge d'or des grands studios américains où les réalisateurs se devaient par contrat de sublimer leurs stars à coup d'éclairages flatteurs et de gros plans isolant les merveilles du reste du film. Romy Schneider devant sa machine à écrire c'est Rita Hayworth, Greta Garbo, Lauren Bacall... A ce degré de sublime, le mot photogénie ne suffit plus.

La nuque de Romy Schneider dans *Les choses de la vie*, Michel Piccoli finit par y déposer ses lèvres amoureuxment. Ici mais bientôt ailleurs. *Max et les ferrailleurs*, un an plus tard. Dans l'embrasure d'une porte, Michel Piccoli la regarde cette fois prendre son bain. Elle lui tourne le dos. Elle sent son regard posé sur elle, se retourne. Sublime évidemment. Il y aura aussi Rosalie bien-sûr. Une nuque puis un visage. Toujours. «Plus l'univers se standardise, plus la singularité m'intéresse.» disait Claude Sautet. Le visage de Romy Schneider et son lot de mystères inépuisables, de blessures secrètes, étaient le plus sûr moyen d'éviter la redite. Chercher la nouveauté dans la pureté d'un visage pourtant connu et reconnu. A chaque fois que Romy Schneider se retourne face à la caméra de Sautet, c'est comme si l'actrice et le réalisateur s'amusaient à rejouer le même numéro pour mieux casser un mécanisme et instaurer ensemble leur propre variation. «Elle», à chaque fois la même et pourtant, toujours autre. Claude Sautet avait avoué au moment des *Choses de la vie*, «Pendant le tournage, j'étais surpris constamment par ce qu'elle me donnait. Je n'avais pas bien mesuré son éclat à l'écran.» L'éclat d'une nuque. La profondeur d'un visage.

De l'usage du cri dans la mise en scène

Les encyclopédies du 7^e Art n'en font pas état. Les écoles de cinéma ne l'ont pas intégrée à leur cursus. Et pourtant, il s'agirait d'une qualité essentielle à tout réalisateur : la capacité à se comporter en tyran. Réputé colérique sur les plateaux, le cinéaste canadien Ted Kotcheff l'a avoué mercredi, en relatant les débuts orageux de sa collaboration avec la grande star hollywoodienne Ingrid Bergman. Il a dirigé cette dernière en 1966, dans *La voix humaine*, une adaptation télévisée du monologue théâtral écrit par Jean Cocteau. «Elle se comportait en enfant gâtée et j'ai perdu patience», a relaté le cinéaste lors de sa master class. «J'ai hurlé : "Ingrid, tu te comportes comme une enfant capricieuse! Lis d'abord le texte et on parlera d'éventuels changements APRES!"». Le futur réalisateur de *Rambo* appelle alors son producteur et lui annonce qu'il souhaite abandonner le projet. «Il m'a demandé : mais pourquoi? J'ai répondu : J'ai commis l'impardonnable : je viens d'engueuler mon actrice». «C'est quelque chose que je ne fais jamais. Je crie sur l'équipe, les chefs opérateurs, mais jamais, au grand jamais, sur mes acteurs», a rapporté le cinéaste, suscitant les rires du public.



© Pedro Robo Romneo

Son producteur le convainc alors de persévérer, et le téléfilm est tourné. «Quelques temps plus tard, j'ai rencontré le mari d'Ingrid Bergman, qui m'a dit "Vous êtes vraiment très malin, Ted"». Interloqué, Kotcheff lui demande de s'expliquer. «Ma femme se comportait très mal sur le plateau. Si vous l'aviez laissée faire, elle vous aurait fait virer. Mais en rentrant à la maison ce soir-là, elle m'a dit : Ted m'a crié dessus. Il sait ce qu'il fait». Kotcheff qui était alors âgé de 35 ans, en a tiré une leçon qu'il garde en mémoire. «La chose la plus importante à savoir, c'est qu'aucune personne au monde, pas même une grande star, n'a confiance en elle-même», a-t-il lancé aux aspirants réalisateurs, suspendus à ses paroles, dans le public. «Et vous, vous devez leur faire sentir que vous savez ce que vous voulez, que vous êtes sûr de vous». Au final, lui et Ingrid Bergman se sont «très bien entendus», assure-t-il. Mais la nécessité de savoir tyranniser une équipe ne date pas d'aujourd'hui, si l'on en croit Bertrand Tavernier. Le cinéaste et historien du cinéma prépare son documentaire *Mon voyage dans le cinéma français*, dont il a dévoilé quelques extraits au public de Lumière, le même

«J'ai commis l'impardonnable : je viens d'engueuler mon actrice»

jour. «Les metteurs en scène souvent, c'était des gens qui criaient. Autant-Lara, Carné, ils tempêtaient, c'étaient des violents, des hurleurs, parce que c'était une manière de s'imposer», a-t-il rapporté. Car la difficulté, pour les cinéastes, a longtemps été de se faire respecter par des équipes chevronnées et en particulier des chefs opérateurs aux méthodes de travail quelque peu intimidantes. «Certains dirigeaient au sifflet! Ou bien ils appelaient les techniciens avec une sonnette : un coup c'était pour les électros, deux coups, pour les machinos», a rapporté Tavernier, l'air malicieux. «Moi sur mes premiers films j'avais une angine le premier jour du tournage, à la pensée d'affronter les gens!», a-t-il confié. «Eux, ils ont fait plein de films. Ils vont savoir instantanément si vous savez vous débrouiller ou pas. Vous ne pouvez pas bluffer une équipe de machinos... Ils disaient de certains réalisateurs : Celui là? C'est quelqu'un qui JOUE à être metteur en scène!» D'ailleurs, si les femmes sont encore bien moins nombreuses que les hommes à se lancer dans la réalisation de films, c'est «peut être qu'elle ne sont pas aussi douées pour engueuler leurs collaborateurs», avance en souriant la monteuse de Martin Scorsese, Thelma Schoonmaker, rencontrée en marge d'une projection.

CINÉ-GOÛTER

Certains sont venus déguisés, d'autres pas, mais tous sont repartis avec des étoiles dans les yeux. Lumière prend soin de fidéliser très tôt ses jeunes spectateurs, avec des projections géantes dont ils se souviennent longtemps. Cette année, ils ont fait *Le voyage de Chihiro*, en compagnie du géant japonais du cinéma d'animation, Hayao Miyazaki.

EDF a offert 150 billets au Secours Populaire et à quatre centres sociaux du 7^e arrondissement.

Little Big Man attendant son ciné-goûter à la Halle Tony Garnier ▶



© Marion Tissot



Sabre story

Après *Baby Cart* en 2012, venez découvrir la saga samuraï de six films réalisés par Tomu Uchida, maître oublié du cinéma classique japonais. Maître du "jidai-geki", œuvre consacrée à l'histoire médiévale du Japon, il conte ici les aventures de Musashi Miyamoto. Ce guerrier légendaire qui manie le sabre à la perfection, a défié plus de 60 adversaires en duel!

▶ Jeudi et vendredi au CNP

MIYAZAKI BIS

Une promesse à tenir...



© Jean-Luc Hege Photography

Elle avait promis. Alors elle a sauté dans un train et elle est là, pour présenter une merveille de l'animation, *Le voyage de Chihiro* du japonais Hayao Miyazaki. Frêle dans son long manteau noir, les yeux pétillants et le sourire enfantin, Clotilde Courau trouve tout de suite les mots justes. «Les films nous font réaliser qu'on est vivants, qu'on a des rêves, et que ces rêves sont hyper puissants. C'est un petit soleil à l'intérieur de nous». Quatre adolescentes cessent de bavarder pour l'écouter. Au premier rang, un petit garçon à l'air fatigué est assis à côté de son père, qui lui caresse souvent le visage. Nous sommes à l'hôpital Femme Mère Enfant de Lyon où une projection est organisée pour les enfants malades, avec le même film et à la même heure que le ciné-goûter de la Halle Tony Garnier. Certains arriveront en retard, car ils finissent de recevoir des soins. D'autres ne pourront pas venir. «Vous êtes dans une épreuve, mais elle vous rendra plus forts que ceux qui n'ont pas eu ces épreuves. Vous pouvez aller encore plus loin qu'eux» poursuit l'actrice, penchée en avant, regardant avec intensité les jeunes spectateurs face à elle. Le temps est compté, les enfants devront bientôt regagner leur chambre. Mais pendant deux heures, ils vont glisser avec Chihiro, la petite héroïne, dans un monde enchanté, affronter la terrible sorcière Yubaba et embarquer dans un train filant à toute vitesse sur l'océan... «Elle va subir une épreuve terrible : ses parents seront transformés en cochon. Mais ne vous en faites pas, ça finit très bien», dit en souriant Mokhtar Maouaz de l'institut Lumière. Il tient à rassurer les plus petits, âgés de trois ou quatre ans. C'est l'heure. La projection, co-organisée avec l'association *Les toiles enchantées*, qui offre aux enfants et adolescents hospitalisés ou handicapés des séances de cinéma à l'hôpital, démarre. Clotilde Courau sort sur la pointe des pieds. L'an dernier, elle avait franchi les portes de la maison d'arrêt de Lyon-Corbas, pour partager un moment avec des prisonniers, avant la projection du film d'Henri Verneuil *Un singe en hiver*. «Je ne pourrais pas me regarder en face si je ne disais pas oui à ces engagements», dit cette fidèle du festival Lumière, dans la voiture qui la ramène à la gare. Demain elle sera à Athènes, où elle prépare un spectacle. Mais aujourd'hui, elle avait une promesse à tenir...

«Les films nous font réaliser qu'on est vivants, qu'on a des rêves, et que ces rêves sont hyper puissants. C'est un petit soleil à l'intérieur de nous.»

Axel Brücker, roi de la bande annonce



Ex programmeur du cinéma parisien Le Mac Mahon et dirigeant de régies publicitaires, producteur et animateur de télévision, il a présenté deux désopilantes projections de bandes-annonces tirées de son Trailer's museum, qui en compte environ 30000.

– La bande-annonce contribue-t-elle au succès d'un film ?

– Celle, complètement folle, d'*On connaît la chanson* réalisée par Agnès Jaoui, est responsable du plus gros démarrage d'un film d'Alain Resnais! Comme quoi elle a fait son job, elle était applaudie dans les salles. Mais la meilleure des bandes-annonces est incapable de faire marcher un film. Le succès du film, c'est le public, c'est le bouche-à-oreilles. Le succès de *Qu'est ce qu'on a fait au bon dieu* (de Philippe de Chauveron, qui a fait 12 millions d'entrées) ce n'est que le bouche-à-oreilles. Le rôle de la bande-annonce, c'est de faire démarrer le film, le mercredi à 14h, c'est tout. Après, Inch'Allah!

– Mais elle peut en revanche, nuire au film ?

– Tout à fait, ça c'est un crime de haute trahison, ça mérite le peloton d'exécution! Effectivement, il y a des bandes-annonces qui sont ratées, qui visent à côté, qui se trompent de public. Parce qu'il n'y a pas UN public de cinéma, il y a DES publics de cinéma. Ce qui est très intéressant dans la bande-annonce, un peu comme dans la publicité, c'est qu'on ne trompe pas le public. Le public est très intelligent et il adore les bonnes bandes-annonces. Bon, il aime aussi les très mauvaises, bien ringardes, bien lourdingues! Celle de Godard pour *A bout de souffle*, où on entend la voix de Godard dire (sur un ton sentencieux): «*A bout de souffle, c'est le meilleur film du moment*», c'est époustoufflant!

– Vous chinez encore ?

– Oui, je continue, j'ai pas loin de 30 000 bandes-annonces, ce qui n'est pas beaucoup: autrefois on les détruisait pour récupérer les sels d'argent. Elles sont déposées à Bois d'Arcy (aux Archives françaises du Film, nldr), il faut qu'on numérise tout ça. Nous avons un projet avec l'Institut Lumière... je me demande si tout ça ne devrait pas un jour regagner l'Institut Lumière, parce que je me sens bien à Lyon. C'est la ville du cinéma, quoi.

À VENIR



Rendez-vous avec Cimino

Le réalisateur de *La Porte du paradis*, qui avait clôturé en beauté l'édition 2012, présente son tout premier film, *Le Canardeur*, ce jeudi à 17h au Pathé Bellecour et samedi à l'Institut Lumière à 22h. Il donnera aussi une master class à ne pas manquer!

MASTER CLASS : Rencontre avec Michael Cimino > Institut Lumière, 18h



Claude Sautet ou la magie invisible, un documentaire de N.T. Binh

Il aimait à faire un cinéma qui ne soit «pas spectaculaire» et souhaitait que ses films «diffusent un climat prenant, d'une façon qui ne se voit pas». Le critique de cinéma N.T. Binh est parti à la recherche de cette alchimie secrète, donnant la parole à Claude Sautet et à ceux qui l'ont le mieux connu, compagnons d'écriture et de tournage, musiciens, techniciens et producteurs. La voix du metteur en scène, dont N.T. Binh possédait 20 heures de conversations enregistrées en 2000, peu avant sa mort, accompagne le spectateur tout au long de ce documentaire. À la fois fort et ultra sensible, angoissé, colérique, pudique, curieux des autres et même un peu «voyeur», Sautet fut longtemps un «ressemeleur» de scénarios et assistant d'autres réalisateurs, avant d'oser passer à la mise en scène. S'il aimait faire du cinéma, il aimait tout autant, et avec passion, la littérature, la musique, la bonne chère, et la vie elle-même... «Il n'était pas malheureux quand il ne faisait pas de films: il était fou de joie», rapporte sa femme Graziella. Son agent Jean-Louis Livi, ses co-scénaristes Jean-Loup Dabadie et José Giovanni, le compositeur Philippe Sarde, les réalisateurs Bertrand Tavernier, qui fut son attaché de presse, Jean-Paul Rappeneau et d'autres, brossent de lui un portrait chaleureux et nuancé. On y découvre la manière dont Claude Sautet filme les corps et «le mystère des visages», nourrie par la musique et la sculpture, sa relation particulière aux acteurs, son perfectionnisme absolu, son intégrité morale. Pour Jean-François Robin, directeur de la photographie sur *Nelly et Monsieur Arnaud*, Claude Sautet «ne racontait pas une histoire, il sortait des choses de ses tripes tous les jours».

> Institut Lumière, 15h

Gaumont restaure

Gaumont, qui fêtera ses 120 ans l'an prochain, montre le classique de Claude Autant-Lara, *La Traversée de Paris* avec Jean Gabin et Bourvil. Le film, qui dépeint les petites combines et les grandes lâchetés des Français ordinaires pendant l'Occupation, est projeté à 20h ce jeudi au Pathé Bellecour, en présence de Bertrand Tavernier et Nicolas Seydoux. Engagée dans une restauration-marathon de son catalogue, la firme à la marguerite donnera aussi, comme chaque année une master-class très prisée, avec des professionnels des laboratoires Eclair.

MASTER CLASS : La reconstitution des génériques > Institut Lumière, 11h30

L'Hôtel de Ville fait son cinéma !



Pendant le festival, le cinéma sort des salles obscures et part à la rencontre des Lyonnais. Ce jeudi, des leçons de cinéma ouvertes à tous et gratuites, sont ainsi programmées à l'Hôtel de Ville, avec de nombreux extraits de films signés par les cinéastes mis à l'honneur cette année: Pedro Almodóvar, Claude Sautet, Frank Capra et bien d'autres.

Quatre horaires au choix : 11h30, 14h (dédiée aux seniors, dans le cadre de la Semaine Bleue), 16h et 17h30
> Inscription et modalités au 04 72 10 30 30 ou sur www.lyon.fr



Le charme vénéneux du *Nosferatu* de Murnau en projection de gala, mercredi à l'Auditorium de Lyon avec Timoty Brock à la baguette.

PROGRAMME DU SOIR

16.10

NUIT LUMIÈRE #4

DJ MARIA ROCKMORE
+ MINOU (Live)

Entrée libre 22h / 3h
4 quai Augagneur, Lyon 3^e Bergeries du Rhône

NUITS LUMIÈRE



AU PROGRAMME VENDREDI



Max et les ferrailleurs de Claude Sautet
En présence de Serge Kaganski
> Comœdia, 10h30



Une histoire simple de Claude Sautet
En présence de Christopher Thompson
> Cinéma Opéra, 14h30



Volver de Pedro Almodóvar
En présence de Philippe Morier-Genoud
> Le Scénario, 14h30



Tchao pantin de Claude Berri
FILM SOUS-TITRÉ EN FRANÇAIS POUR LES MALENTENDANTS
En présence d'Agnès Soral
> Pathé Cordeliers, 17h15



Les Yeux sans visage de Georges Franju
> UGC Cité Internationale, 20h30



Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Contribution : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive)
Imprimé en 5000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon